

# L'UNE, PAS L'AUTRE



**UN PROJET DE COURT-MÉTRAGE DE  
ZAKARIA ABID**

## NOTE D'INTENTION

---

Ce film est né d'un élan, d'un besoin profond de cinéma, mais aussi d'un vertige : celui de me demander si j'en avais le droit. Depuis l'enfance, un désir de création m'habite, longtemps mis de côté, étouffé par les injonctions de la réussite. Il m'a finalement conduit à quitter un emploi en finance, stable et rationnel, rassurant pour mes parents, pour quelque chose de beaucoup plus incertain : raconter, 24 images par seconde. Ce geste, intime, un peu fou, est devenu ma révolte douce. De là est née cette histoire, portée par une amitié improbable, une quête de liberté, une résilience partagée. Des thématiques universelles, incarnées ici par une jeunesse qu'on voit trop peu à l'écran. Un film doux-amer, sans slogans ni frontalité, inspiré par les femmes de mon entourage, et nourri des ruptures générationnelles, culturelles et sociales que je vis et que j'observe.

**L'histoire** suit Athénaïs, 21 ans, excentrique, stagiaire dans une galerie d'art parisienne, plus centrée sur l'image qu'elle renvoie que sur ce qu'elle ressent. Et Lila, 20 ans, étudiante brillante et réservée, qui porte le voile et vit chez ses parents en banlieue. Elles se rencontrent dans un contexte banal : une sous-location de salon. Dès le départ, j'ai voulu jouer avec les clichés pour mieux les déconstruire, et faire émerger des personnalités plus complexes, plus nuancées.

Peut-on filmer une solidarité sans jamais l'énoncer ? Uniquement à travers les gestes, les maladresses, les silences, les objets partagés ? C'est derrière cette colocation improbable, je raconte une sororité discrète qui se construit dans le quotidien : les soins, la tendresse, les disputes. Un lien sans héroïsme, mais chargé de vulnérabilité et de courage.

Lila vit les humiliations ordinaires d'une jeunesse voilée : refus d'embauche, jugements implicites, précarité. Athénaïs est victime de revenge porn : une vidéo intime envoyée à son lieu de travail par son ex. Honteuse, elle s'effondre. Lila, elle-même brisée par un énième refus en entretien, met sa douleur de côté pour prendre soin d'Athénaïs. Ce croisement de blessures devient le point de départ d'une réparation partagée.

Le film atteint son point de bascule lors d'un pique-nique au Jardin du Luxembourg, première sortie à deux. Geste simple, mais hautement symbolique : elles reprennent pied dans l'espace public. À ce moment-là, une chaleur nouvelle entre dans l'image. Un plan d'Athénaïs, face caméra, appliquant du fard à joues, marque cette transition : elle reprend possession de son image. La lumière change, devient plus douce. C'est une renaissance.

Le film se clôt sur un geste de vengeresse : les filles crèvent les pneus du vélo de Matt, rient, puis roulent dans Paris, la nuit. Lila, dans un dernier élan audacieux, propose à Athénaïs d'aller porter plainte. Contre toute attente, elle accepte. Ce n'est pas un happy end, mais un souffle. Une reconquête symbolique. Une promesse.

Athénaïs affronte enfin le regard de ses collègues. Lila, pour la première fois, pousse la porte d'une association pour dénoncer la discrimination à l'emploi. Dans un champ / contrechamp, elles se regardent à distance, chacune dans un espace différent de la ville, mais reliées par un même geste de révolte douce. Deux gestes simples, deux actes de courage. Une compréhension nouvelle dans une société qui peine encore à accueillir leurs singularités.

J'ai volontairement choisi d'invisibiliser l'antagoniste. Matt n'apparaît jamais à l'écran. Il n'existe que par ce qu'il provoque. Ce geste de mise en scène vise à recentrer le récit sur

Lila et Athénaïs, sur leur force, leur capacité à se soutenir, à exister pleinement sans qu'un homme ne soit le moteur de leur évolution.

Le ton du film oscille entre le drame et la légèreté, entre le sarcasme, la tendresse et la colère. J'ai voulu une narration vivante, qui laisse de la place au silence, aux regards, aux objets, ces petites choses qui disent parfois plus que les mots. Du rouge à lèvres partagé à la main qui hésite avant de consoler.

Le titre *L'une, pas l'autre* fait écho à *L'une chante, l'autre pas* d'Agnès Varda, où deux vies féminines s'entrelacent face aux réalités sociales de leur époque. À travers mon court métrage, cette dynamique est réactualisée : les défis sont ceux d'aujourd'hui : violences numériques, injonctions vestimentaires, discriminations. Alors pourquoi ce "pas l'autre" ? Peut-être pour interroger cette tension constante : être ensemble sans se fondre, se reconnaître sans se ressembler.

**Visuellement**, je veux un film vivant, intimiste et sincère, où la caméra respire avec les personnages. Caméra à l'épaule pour les tensions, plans fixes pour les silences, travellings pour les moments d'élan. La lumière est un fil émotionnel : une palette pastel, inspirée de *The Virgin Suicides* de Sofia Coppola, teintée de la mélancolie douce de *The Tree of Life* de Malick. Des tons froids au départ, qui soulignent la solitude et les luttes internes, puis des couleurs qui se réchauffent au fil du récit. Un grain ajouté à l'image pourra accentuer la texture, le réalisme et l'intimité. Je souhaite aussi jouer avec les contrastes et les effets de clair-obscur, notamment en intérieur, pour traduire les états d'âme d'Athénaïs et de Lila. La lumière devient un langage à part entière, capable d'exprimer ce qui ne se dit pas. Je m'inspire du regard de Robert Doisneau pour capter la poésie du quotidien, les contrastes de la jeunesse parisienne. Le décor : appartement, rues, galerie, sera traversé de signes discrets : objets, livres, détails révélateurs d'identités multiples.

Le **montage** alternera des scènes silencieuses, presque contemplatives et des séquences plus rythmées, dialoguées. L'alternance permettra de confronter, puis de réunir les réalités de Lila et Athénaïs, jusqu'à leur jonction finale.

Dans l'esprit d'une fusion à la Wendy Carlos, je souhaite que la **musique** crée une tension poétique entre classicisme et modernité. En mêlant motifs classiques et textures électroniques, la bande-son accompagnera les contrastes entre les deux jeunes femmes, et installera des moments suspendus, mélancoliques, presque oniriques.

*L'une, pas l'autre* célèbre l'amitié féminine dans ce qu'elle a de plus précieux : la permission de s'autoriser à être soi. Avec ses contradictions, ses douleurs, ses élans. Le film est un appel à affirmer sa singularité, à ne pas se taire, même dans la peur, même dans la honte.

Ce n'est pas un manifeste, mais un récit de réparation. Ce qui m'importe, c'est ce que les personnages en font. Leur manière de résister. De rire malgré tout. De continuer à vivre, à cuisiner, à se maquiller, à coiffer l'autre, à partager.

Je ne sais pas encore tout ce que ce film dira. Mais je sais comment je veux le faire : avec douceur. Avec rage parfois. Avec une caméra qui écoute. Avec une lumière qui accompagne.

**Zakaria ABID**